

---

---

# Sur la « positivité » chez Michel Foucault

Shinya SHIGEMI

Nagoya University

---

## Introduction

On s'accorde à reconnaître que l'herméneutique a une longue tradition dans le domaine de l'étude de textes et la recherche du sens des textes qui remonte à l'antiquité, surtout autour de l'interprétation des œuvres d'Homère. Dès sa préhistoire<sup>1</sup>, on y percevra deux attitudes différentes à l'égard de la recherche textuelle ; le stoïcisme, dans l'école d'Alexandrie au premier siècle avant Jésus-Christ, s'attache à chercher le sens littéral ou grammatical des textes, une autre, comme l'école de Pergame à la même époque que les Alexandriens, accepte le sens allégorique quand il s'agit d'une difficulté interprétative. Cet aperçu rétrospectif nous permet d'y discerner l'ancêtre de la philologie qui travaille sur la rigueur grammaticale, ainsi que l'herméneutique qui travaille sur la pluralité du sens textuel. Cependant, cette histoire à deux faces se constitue au cours d'une longue procédure conciliant ces deux aspects différents jusqu'à la réforme protestante au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous nous situons donc dans le prolongement de cet enchaînement, quand nous travaillons à trouver une point de fusion entre l'interprétation grammaticale de la philologie et celle allégorique de l'herméneutique.

Si nous étudions l'idée un peu archaïque de « positivité » dans *les Mots et les Choses* (1964) aussi bien que dans *l'Archéologie du Savoir* (1968), cela implique que nous introduisons à cette fusion herméneutique l'idée de configuration qu'y présente Michel Foucault, surtout au sujet de l'évolution sémantique de l'idée de « positivité » entre ces deux œuvres.

## 1. L'idée de la positivité chez Comte dans son *Discours sur l'Esprit positif*

En ce qui concerne l'idée de « positivité », le nom d'Auguste Comte devrait être prononcé avant de parler de la conceptualisation foucauldienne, car il est bien évident que le terme « positif » fait référence directement à Auguste Comte et sa philosophie positiviste. Dans son *Discours sur*

1 Jean Grondin consacre un chapitre pour la « préhistoire de l'herméneutique » dans sa présentation à la fois historique et philosophique de la discipline. Cf. Jean Grondin, *Introduction to Philosophical Hermeneutics*, foreword by Hans-Georg Gadamer, translated by Joel Weinsheimer, Yale University Press, New Haven and London, 1991. [*Einführung in die philosophische Hermeneutik*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, Germany, 1991]

*l'Esprit positif*<sup>2</sup> (1844), dont la publication a autant d'importance que le vaste projet du *Cours de Philosophie positive* (1830–1842), Comte essaie de cerner le champ sémantique du terme « positif » ou « positivité », tout en présentant cinq acceptations différentes et différenciées sous forme d'antagonisme.

On trouve d'abord, sur la base « la plus ancienne et la plus commune » du terme la désignation du « réel » par opposition au « chimérique »<sup>3</sup>. Cette acceptation du terme positif assure au « nouvel esprit philosophique » son intelligence en lutte contre les « impénétrables mystères » des chimères. À côté de la première acceptation, le mot positif signifie l'« utile » par opposition à l'« oiseux ». Par cette seconde qualité, l'esprit positif cherche toujours à servir à « l'amélioration continue de notre vraie condition, individuelle et collective », afin d'éviter de se satisfaire « d'une stérile curiosité »<sup>4</sup>. La « certitude » gagne une autre importance à partir de l'antagonisme précédent qui se trouve opposé à l'« indécision » : elle permet à la philosophie positive d'établir « l'harmonie logique dans l'individu et la communion spirituelle dans l'espèce entière » en dehors de « l'antique régime mental »<sup>5</sup>. Dérivé du troisième sens du terme, qu'est la certitude, le terme positif prend le sens du « précis » à l'opposé du « vague » : cela demande aux philosophes positifs « d'obtenir partout le degré de précision compatible avec la nature des phénomènes et conforme à l'exigence de nos vrais besoins » sans reposer sur les opinions vagues de l'« autorité surnaturelle »<sup>6</sup>. Ces quatre sens du terme positif rendent possible de distinguer la nouvelle philosophie du positivisme de la philosophie dite « initiale » de la théologie ou de la métaphysique.

La dernière acceptation indique l'antagonisme marqué du terme « positif » avec le « négatif » et explique l'une des plus éminentes propriétés du positivisme de Comte. À défaut de la vraie volonté de faire un système du côté des précédentes philosophies, les questions insolubles y sont soit écartées, soit négligées. Pourtant, tout en se détachant de ce système de la négation partielle, le positivisme a « sa tendance nécessaire à substituer partout le relatif à l'absolu »<sup>7</sup>. Aussi le *positif* contient-il le *relatif* dans son champ sémantique. Cette divergence lui permet d'insister sur le caractère systématique du terme de *positivité*, parce que la nouvelle philosophie positiviste vise à

2 Auguste Comte, *Discours sur l'Esprit positif*, Carilian-Gœury et V<sup>o</sup>r Dalmont, 1844. Notons que le *Discours* « vaudrait comme résumé, synthèse sélective plutôt, des thèmes antérieurement exposés, et commencerait à développer les conséquences morales et sociales vers lesquelles il déplace l'attention. » (Annie Petit, « Introduction » au *Discours sur l'esprit positif*, J. Vrin, 1995, pp. 22–23.)

3 A. Comte, *ibid.*, p. 41 : « Considéré d'abord dans son acception la plus ancienne et la plus commune, le mot positif désigne le réel, par opposition au chimérique : sous ce rapport, il convient pleinement au nouvel esprit philosophique, ainsi caractérisé d'après sa constante consécration aux recherches vraiment accessibles à notre intelligence, à l'exclusion permanente des impénétrables mystères dont s'occupait surtout son enfance. »

Cette définition peut se rapporter à l'idée de John Locke, qui suppose trois types de relations possibles entre les choses et les idées déduites des ces choses dans l'*Essay* (II, XXX, 1) et qui écrit : « Besides what we have already mentioned, concerning *Ideas*, other Considerations belong to them, in reference to things from whence they are taken, or which they may be supposed to represent; and thus, I think, they may come under a threefold distinction; and are, *First*, Either real, or fantastical. *Secondly*, Adequate, or inadequate. *Thirdly*, True, or false » ; Locke entend par le terme de « chimérique » des idées « such as have no Foundation in Nature, nor have any Conformity with that reality of Being, to which they are tacitly referr'd, as to their Archetypes », in *An Essay concerning human understanding*, ed. by P. Niddich, Oxford, Clarendon Press, 1975, p. 372.

4 *Ibid.*, p. 42 : « En un second sens, très voisin du précédent, mais pourtant distinct, ce terme fondamental indique le contraste de l'utile et l'oiseux : alors il rappelle, en philosophie, la destination nécessaire de toutes nos saines spéculations pour l'amélioration continue de notre vraie condition, individuelle et collective, au lieu de la vaine satisfaction d'une stérile curiosité. »

5 *Ibid.* : « elle [=l'opposition entre la certitude et l'indécision] indique ainsi l'aptitude caractéristique d'une telle philosophie à constituer spontanément dans l'espèce entière, au lieu de ces doutes indéfinis et de ces débats interminables que devait susciter l'antique régime mental. »

6 *Ibid.* : « ce sens [=opposer le précis au vague] rappelle la tendance constante du véritable esprit philosophique à obtenir partout le degré de précision compatible avec la nature des phénomènes et conforme à l'exigence de nos vrais besoins ; tandis que l'ancienne manière de philosopher conduisait nécessairement à des opinions vagues, ne comportant une indispensable discipline que d'après une compression permanente, appuyée sur une autorité surnaturelle. »

7 *Ibid.*, pp. 43–44 : « Le seul caractère essentiel du nouvel esprit philosophique qui ne soit pas encore indiqué directement par le mot *positif*, consiste dans sa tendance nécessaire à substituer partout le relatif à l'absolu. Mais ce grand attribut, à la fois scientifique et logique, est tellement inhérent à la nature fondamentale des connaissances réelles, que sa considération générale ne tardera pas à se lier intimement aux divers aspects que cette formule combine déjà, quand le moderne régime intellectuel, jusqu'ici partiel et empirique, passera communément à l'état systématique. »

établir la relativité des choses, à partir de l'affinité évidente des éléments concernés.

Pour Comte, les systèmes, soit théologiques, soit métaphysiques, se caractérisent par leur exclusivité absolue, et se dressent contre toutes les autres doctrines, bien que les systèmes dégénèrent souvent en un éclectisme absurde. C'est ainsi que le positivisme permettra d'évaluer correctement toutes les données disponibles grâce à sa nature *relative*, donc grâce à sa *positivité*, même si elles apparaissent les plus opposées du système. Cela n'implique pas qu'il concède facilement aux opposés, mais qu'il réalise la coexistence d'une souplesse et d'une fermeté systématiques qui lui permet de rapporter des choses à d'autres extrêmement différentes.

C'est, au contraire, en vertu de son génie relatif que la nouvelle philosophie peut toujours apprécier la valeur propre des théories qui lui sont le plus opposées, sans toutefois aboutir jamais à aucune vaine concession, susceptible d'altérer la netteté de ses vues ou la fermeté de ses décisions. Il y a donc vraiment lieu de présumer, d'après l'ensemble d'une telle appréciation spéciale, que la formule employée ici pour qualifier habituellement cette philosophie définitive rappellera désormais, à tous les bons esprits, l'entière combinaison effective de ses diverses propriétés caractéristiques.<sup>8</sup>

Si le positivisme accueille les discussions les plus contradictoires, c'est qu'il s'attache à mettre en suspens les opinions indiscutables pour arriver à les insérer ou les négocier, de nouveau, avec d'autres éléments du système, qui se caractérise par sa généralité avec une « abstraction nécessaire »<sup>9</sup>. Tout en envisageant un domaine identique aux philosophies initiales, le positivisme se réalise par l'extension systématique de notre simple bon sens empirique inhérent à toutes les théories<sup>10</sup>. Cette dernière volonté d'établir un système d'une manière générale avec des éléments les plus contradictoires souligne la conception de positivité ou de positivisme chez Comte, et elle s'effectue, en outre, à partir de la faculté humaine de raisonnement et d'interprétation.

## 2. La « positivité » déshumanisée chez M. Foucault : *les Mots et les Choses*

Malgré les critiques formulées après la publication des *Mots et les Choses*, ce serait bien la dernière acception du mot dans la partie précédente de cet article que Foucault attribue au terme *positif* chez Comte. Il est à noter bien sûr que la philosophie positiviste de Comte se développait sur un fondement tout à fait différent que celle de Foucault ; on aura tort d'établir une parenté trop simpliste entre les deux philosophes, ce dont Georges Canguilhem nous a mis en garde dans son premier compte rendu sur *les Mots et les Choses* de Foucault<sup>11</sup> deux ans après sa publication, en

8 *Ibid.*, p. 44.

9 *Ibid.*, p. 45 : « Toute les différences essentielles [entre le positivisme et la philosophie initiale] consiste dans la généralité systématique de l'un, tenant à son abstraction nécessaire, opposée à l'incohérente spécialité de l'autre, toujours occupé du concret. »

10 *Ibid.* : « Il importe beaucoup de sentir que, sous tous les aspects essentiels, le véritable esprit philosophique consiste surtout dans l'extension systématique du simple bon sens à toutes les spéculations vraiment accessibles. »

11 Georges Canguilhem, « Mort de l'Homme ou épuisement du Cogito », dans *Critique*, n° 242, 1966, p. 603 : « Faire de Foucault une sorte de géologue revient à dire qu'il naturalise la culture en la retirant à l'histoire. Les enfants de Marie de l'existentialisme peuvent alors le taxer de positivisme, injure suprême ».

Notez aussi à ce propos que Mikel Dufrenne, par exemple, juge la pensée de Foucault dans *les Mots et les Choses* comme « néo-positivisme » même trois ans après sa publication : cf. Mikel Dufrenne, « La Philosophie du néo-positivisme », dans *Esprit*, vol. 35, n° 360, mai 1967, pp. 781–800.

faisant allusion aux comptes rendus des partisans de l'existentialisme<sup>12</sup>. Pourtant, il reste malgré tout une possibilité de percevoir un écho de Comte chez Foucault, surtout en ce qui concerne cette idée de « positivité ». En fait, il nous est difficile de retracer les termes de l'affinité foucauldienne à Comte dans *les Mots et les Choses* et *l'Archéologie du Savoir*. Prenons d'abord un exemple tiré des *Mots et les Choses*.

On échappe difficilement au prestige des classifications et de hiérarchies linéaires à la manière de Comte ; mais chercher à aligner tous les savoirs modernes à partir de mathématiques, c'est soumettre au seul point de vue de l'objectivité de la connaissance, la question de la positivité des savoirs, de leur mode d'être, de leur enracinement dans ces conditions de possibilité qui leur donne, dans l'histoire, à la fois leur objet et leur forme.<sup>13</sup>

Foucault ne cite le nom de Comte dans son œuvre, en fait, que trois fois, dont l'une, citée ci-dessus, nous permet de constater que le nom du philosophe est associé au terme de « positivité ». On sait que la pensée comtienne se caractérise par son évolution linéaire et hiérarchisée, comme l'indique bien son idée de grande loi sur l'évolution intellectuelle de l'humanité selon la succession de « trois états théoriques différents »<sup>14</sup>. Selon cette loi, se déploient les trois étapes successives du théologique, du métaphysique et du positif dans l'histoire. Foucault y dirige une critique contre la linéarité des choses, tout en admettant la difficulté de se détourner de la pensée linéaire à la manière de Comte. Ce qui est important pour les savoirs modernes, d'après Foucault, c'est premièrement « la question de la positivité des savoirs » à partir desquels seront dérivées d'autres questions, comme par exemple celle « de leur mode d'être, de leur enracinement ». Ceci souligne l'idée foucauldienne qu'il s'agit de comprendre au-delà de notre connaissance ou de notre savoir, car Foucault ne veut pas soumettre la « question de la positivité des savoirs » à la seule instance de l'« objectivité de la connaissance » ; et cet au-delà pourrait signifier l'instance de l'être humain, sachant qu'il répète ses critiques contre l'humanisme au cours des entretiens qui ont suivis la publication des *Mots et les Choses*.

— Je crois que les sciences humaines ne conduisent pas du tout à la découverte de quelque chose qui serait l'« humain » — la vérité de l'homme, sa nature, sa naissance, son destin ; ce dont s'occupent en réalité les diverses sciences humaines est quelque chose de bien différent de l'homme, ce sont des systèmes, des structures, des combinaisons, des formes, etc. En conséquence, si nous voulons nous occuper sérieusement des sciences humaines, il faudra avant tout détruire ces chimères obnubilantes que constitue l'idée selon laquelle il faut chercher l'homme.<sup>15</sup>

Foucault propose ainsi de chasser l'homme du domaine des sciences humaines. Nous pouvons dès lors remarquer que, si l'idée foucauldienne de la « positivité » se situe dans la continuité de la pensée comtienne, la volonté d'éliminer l'homme serait une invention propre à Foucault.

12 C'est Jean-Paul Sartre qui a ouvert le criticisme contre *les Mots et les Choses* en terme de « positivisme » dans un entretien avec Bernard Pingaud publié dans *l'Arc* : « Les écrivains de *Tel Quel* le savent. Seulement, ce qu'ils contestent, c'est le langage en tant qu'instrument de communication et d'expression. Ils aboutissent ainsi à une sorte de positivisme littéraire qui correspond au positivisme des signes dont nous parlions à l'instant. Je vois là une démission. Car vous supprimez la communication, vous supprimez aussi la littérature qui ne vit que de ce dépassement. » (p. 89). Michel Amiot et Sylvie Le Bon succéderont à ce criticisme sartrien dans les *Temps Modernes* du janvier 1967 : Michel Amiot, « Le Relativisme culturaliste de Michel Foucault », dans *les Temps modernes*, n° 248, janvier 1967, pp. 1271–1298 ; repris dans *les Mots et les Choses de Michel Foucault, Regards critiques 1966–1968*, Presses universitaires de Caen — IMEC éditeur, 2009, pp. 93–129 ; « Lettre de Michel Foucault du 8 mars 1967 en réponse à Michel Amiot », dans *ibid.*, pp. 131–143 ; et Sylvie Le Bon, « Un Positiviste désespéré : Michel Foucault », dans *les Temps modernes*, n° 248, janvier 1967, pp. 1299–1319.

13 *MC*, p. 357.

14 A. Petit, *op. cit.*, p. 23.

15 *DE I*, p. 644.

C'est ainsi que Foucault prétend réserver un espace particulier aux sciences humaines sans l'instance d'êtres humains, tout en admettant trois dimensions empiriques et fondamentales pour l'*épistémè* moderne, qu'il appelle le « trièdre épistémologique » ; ces dimensions se composent des sciences mathématiques et physiques en premier, ensuite des sciences empiriques « qui procèdent à la mise en rapport d'éléments discontinus mais analogues »<sup>16</sup>, et enfin des sciences de la réflexion philosophique. Mais les sciences humaines peuvent se trouver exclues de ce trièdre. Elles « s'adressent à l'homme dans la mesure où il vit, où il parle, où il produit »<sup>17</sup>. Cependant ces trois principaux objets du travail, de la vie et du langage, ne seront pas considérés comme objets d'analyse, mais comme des objets à partir desquels la « positivité » peut être attribuée :

On voit que les sciences humaines ne sont pas analyse de ce que l'homme est par nature ; mais plutôt analyse qui s'étend entre ce qu'est l'homme en sa positivité (être vivant, travaillant, parlant) et ce qui permet à ce même être de savoir (ou de chercher à savoir) ce que c'est que la vie, en quoi consistent l'essence du travail et ses lois, et de quelle manière il peut parler.<sup>18</sup>

Comme on peut le lire dans ces phrases, au lieu d'accepter la qualité apparue telle quelle comme objet des sciences humaines, comme en-soi de son mode d'être, Foucault vise à insérer l'analyse des sciences humaines entre l'homme et les conditions de ses savoirs. Il ne serait donc plus question de demander ce qu'est un être humain, mais plutôt de demander quelles sont les conditions pour être humain. Il s'agit donc d'analyser les rapports entre l'être humain et ses conditions selon chaque mode d'être. Cela permet à Foucault d'attribuer au terme de positivité une connotation matérielle, qui dépasse l'usage qualificatif du terme. Notre analyse serait aussi confirmée par le fait que le mot « positivité » est souvent mis au pluriel pour souligner son caractère substantiel :

Projet d'une science générale de l'ordre ; théorie des signes analysant la représentation ; disposition en tableaux ordonnés des identités et des différences : ainsi s'est constitué à l'âge classique un espace d'empiricité qui n'avait pas existé jusqu'à la fin de la Renaissance et qui sera voué à disparaître dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est pour nous maintenant si difficile à restituer, et si profondément recouvert par le système de positivités auquel appartient notre savoir, que longtemps il est passé inaperçu.<sup>19</sup>

Foucault ouvre avec cette citation la réflexion qu'il développe sur un aspect de l'*épistémè* à l'âge classique, *épistémè* qui se compose, d'après lui, de la *mathesis*, de la *taxinomia* et de la *genèse*. À cette époque, on faisait appel à l'idée de *mathesis*, ou à l'Algèbre, pour ordonner les natures simples, à la différence de la *taxinomia*, ou du système des signes, qui sert à mettre en ordre les natures complexes, et l'on finit par se rapporter à la *mathesis*, tandis que la genèse se développe « comme analyse de la constitution des ordres à partir des suites empiriques » (p. 87). C'est ainsi que Foucault insiste sur le fait « que ces trois notions — *mathesis*, *taxinomia*, *genèse* — ne désignent pas tellement des domaines séparés, qu'un réseau solide d'appartenances qui définit la configuration générale du savoir à l'époque classique. » (p. 88).

D'ailleurs, nous pourrions aussi confirmer d'après ce passage un autre aspect de l'*épistémè*, c'est-à-dire sa nature diachronique. Un système reste valable pendant une certaine période, et s'il change à un moment donné, il cesse d'être accessible aux personnes vivant dans le cadre d'un autre système. Cela témoignerait du caractère évolutif du système ou de l'*épistémè*, l'évolution prenant

<sup>16</sup> *MC*, p. 358.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 364–365.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 86.

la forme d'une révolution.

Si l'on attire notre attention, en ce qui concerne la citation que j'ai faite, non pas sur les définitions de chaque notion, mais sur leur aspect relatif, c'est pour souligner l'affinité avec l'idée comtienne, chacune de ces trois notions étant considérée comme formant un « espace d'empiricité » qui lui est propre ; mais au-delà de l'autonomie des trois notions, Foucault nous suggère, sous nos yeux, la nécessité d'un système dans lequel chacune des notions se rapporte aux autres afin de constituer le savoir de l'époque. Or, comme ce système est qualifié comme se composant de positivités, nous serions en droit de considérer que les positivités, comme composants du savoir et comme connaissances, établissent un système de base pour notre savoir. C'est ainsi qu'au lieu d'en rester au sens qualificatif comme chez Comte, la positivité foucauldienne prend un sens objectif et concret pour désigner par là chaque élément qui compose le système et le savoir d'une époque donnée.

Ce système des positivités, ou plus exactement le mode d'être des positivités dans le système, prend une autre allure dans l'œuvre de Foucault : celle de configuration. Prenons l'exemple suivant :

[...] ; mais on peut reconnaître, en chacun des domaines étudiés, deux phases successives qui s'articulent l'une sur l'autre à peu près autour des années 1795–1800. Dans la première de ces phases, le mode d'être fondamental des positivités ne change pas ; [...]. C'est dans la seconde phase seulement que les mots, les classes et les richesses acquerront un mode d'être qui n'est plus compatible avec celui de la représentation. En revanche ce qui se modifie très tôt, [...], c'est la configuration des positivités : la manière dont, à l'intérieur de chacune, les éléments représentatifs fonctionnent les uns par rapport aux autres, dont ils assurent leur double rôle de désignation et d'articulation, dont ils parviennent, par le jeu des comparaisons, à établir un ordre.<sup>20</sup>

Tout en révélant une coupure entre le mode d'être des positivités et la représentation, Foucault énonce l'idée de « configuration des positivités » pour désigner que chaque élément représentatif s'ordonne pour structurer un système en se rapportant aux autres à l'intérieur d'un même système. Ainsi il nous sera possible d'entendre qu'une positivité peut signifier un élément concret dépourvu d'aspect représentatif à l'intérieur d'un système.

Après avoir parcouru *les Mots et les Choses* à partir de l'idée de la « positivité », nous arrivons à saisir son contour dans l'œuvre : premièrement, Foucault donne au terme le sens défini par Comte, c'est-à-dire en tant que ce qui s'oppose au négatif et est relatif ; l'élargissement du champ sémantique et l'élimination de l'instance humaine s'y enchaînent, le terme se met au pluriel et prend un sens objectif et concret en tant que figure, d'où vient sa fonction dans le système configuratif de l'*épistémè*. Cela signifie donc que Foucault donne plus de force à l'idée qui est la sienne de former un système sans instance humaine, en attribuant au terme de positivité une pluralité, voire une certaine matérialité.

### **3. La « positivité » comme règles de formation : l'*Archéologie du Savoir***

Foucault reprend ces questions, quatre ans après, dans *l'Archéologie du Savoir*, où il révisé et complète l'idée qu'il a exprimée dans l'œuvre précédente. Une des corrections les plus importantes apportées dans *l'Archéologie du Savoir* serait l'introduction des idées de « discours »

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 233.

et d'« énoncé ».

Une fois suspendues ces formes immédiates de continuité, tout un domaine en effet se trouve libéré. Un domaine immense, mais qu'on peut définir : il est constitué par l'ensemble de tous les énoncés effectifs (qu'ils aient été parlés et écrits), dans leur dispersion d'événements et dans l'instance qui est propre à chacun. Avant d'avoir affaire, en toute certitude, à une science, ou à des romans, ou à des discours politiques, ou à l'œuvre d'un auteur ou même à un livre, le matériau qu'on a à traiter dans sa neutralité première, c'est une population d'événements dans l'espace du discours en général. Ainsi apparaît le projet d'une *description des événements discursifs* comme horizon pour la recherche des unités qui s'y forment.<sup>21</sup>

Ce recours privilégié à la linguistique, qui était d'ailleurs impossible dans *les Mots et les Choses* parce que l'œuvre était axée sur les domaines de la biologie, de l'économie et de la philologie ou linguistique. On sera donc convaincu d'être témoin d'un tournant linguistique chez Foucault. Tout ce qui est écrit et parlé et tous les « événements dans l'espace du discours », donc tous les énoncés constituent un domaine vaste, qui suscite le projet d'une « *description des événements discursifs* », qu'est le discours. Cela explique que le discours réunisse des événements à décrire ou des « énoncés effectifs » dans son espace particulier. On constate ainsi le même schéma que ce que nous avons observé jusqu'ici dans *les Mots et les Choses* à propos du rapport entre les positivités et l'*épistémè* jusqu'ici ; l'*épistémè* se réalise à l'aide des positivités. Or Foucault ne se contente pas, dans *l'Archéologie du Savoir*, de répéter ce schéma, il lui applique la nouvelle couverture du discours et des énoncés, afin d'y insérer un autre niveau, celui de la « règle de formation ».

Dans le cas où on pourrait décrire, entre un certain nombre d'énoncés, un pareil système de dispersion, dans le cas où entre les objets, les types d'énonciation, les concepts et les choix thématiques, on pourrait définir une régularité (un ordre, des corrélations, des positions et des fonctionnements, des transformations), on dira, par convention, qu'on a affaire à une formation discursive, — évitant ainsi des mots trop lourds de conditions et de conséquences, inadéquats d'ailleurs pour désigner une pareille dispersion, comme « science », ou « idéologie », ou « théorie », ou « domaine d'objectivité ». On appellera règle de formation les conditions auxquelles sont soumis les éléments de cette répartition (objets, modalité d'énonciation, concepts, choix thématiques). Les règles de formation sont des conditions d'existence (mais aussi de coexistence, de maintien, de modification et de disparition) dans une répartition discursive donnée.<sup>22</sup>

La règle de formation fonctionne donc suivant quatre parties désignées comme « objets, modalité d'énonciation, concepts, choix thématiques » ; parties qu'on retrouve mentionnées à peu près sous la même terminologie dans la table des matières même : les objets, la modalité énonciative, les concepts et les stratégies. Les règles de formation, une fois définies en tant que conditions d'existence, supposent quatre conditions nécessaires pour que nous puissions former un système ou une *épistémè*.

Analyser des positivités, c'est montrer selon quelles règles une pratique discursive peut former des groupes d'objets, des ensembles d'énonciations, des jeux de concepts, des séries de choix théoriques. Les éléments ainsi formés ne constituent pas une science, avec une structure d'idéalité définie ; leur système de relations à coup sûr est moins strict ; mais ce ne sont pas

21 *AS*, pp. 38–39.

22 *Ibid.*, p. 53.

non plus des connaissances entassées les unes à côté des autres, venues d'expériences, de traditions ou de découvertes hétérogènes, et reliées seulement par l'identité du sujet qui les détient.<sup>23</sup>

Analyser des positivités, c'est donc analyser des énoncés pour comprendre « sous quelle règles » ces énoncés se groupent dans un discours. Il s'agit donc de fouiller des règles afin de pouvoir restituer un ensemble fonctionnel. Certes, tout en conservant la perspective qu'il a adoptée et le schéma qu'il a esquissé dans *les Mots et les Choses*, Foucault apporte dans *l'Archéologie du Savoir* des raffinements théoriques sur d'autres problématiques que celles que j'ai présentées plus haut : les différents seuils du discours et leur chronologie, les différents types d'histoire des sciences et le rapport entre le savoir et l'idéologie. Or toutes ces élaborations ne se réalisent que dans un schéma des positivités qui reste identique à celui des *Mots et les Choses*, avec une révision principale afin d'expliquer, selon une terminologie linguistique, qu'un système se forme avec des énoncés comme positivités et fonctionne avec des règles. Nous savons à présent ce qui caractérise *l'Archéologie du Savoir* par rapport à l'ouvrage précédent, à savoir l'introduction de l'idée de « règles » dans la formation du système et l'usage dominant de la terminologie linguistique. Ces deux perspectives sont introduites dans l'œuvre afin de souligner la suppression de l'idée de l'« humain » dans le système<sup>24</sup>.

Malgré de telles accentuations théoriques chez Foucault, il nous semble qu'il y a une contradiction dans son idée. C'est que, d'une part, Foucault cherche à éliminer l'instance des êtres humains dans sa théorie, alors que, d'autre part, il introduit au cours de sa théorisation une autre instance assez humaine, celle du langage. Il cherche à décrire le système, en se basant sur l'idée de positivités, celles-ci se caractérisant par leur autonomie matérielle. C'est ainsi que le système se conserve ou prétend se conserver unifié contre la pluralité. En d'autres termes, le système foucauldien reste singulier et il ne garantit pas la pluralité. Mais de quoi ? Des systèmes. Et comme Foucault explique le système ou l'épistémè par le mot du discours, ce serait la pluralité des discours, donc du sens, qui se trouverait ainsi négligée.

## Conclusion

Il est vrai que l'argumentation foucauldienne sur l'épistémè a le mérite de conduire la philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle à la modernité, mais non sans défaut. Bien que l'idée de l'épistémè explique comment s'établit l'ordre des « positivités », elle exclut la possibilité d'une pluralité des ordres et des sens. C'est que Foucault considère que l'herméneutique consiste en une « ressaisie à travers le sens manifeste d'un discours d'un sens à la fois second et premier, c'est-à-dire plus caché mais plus fondamental »<sup>25</sup>.

Si j'ai mentionné deux types différents d'interprétation, tout au début de cet article, c'est que nous pouvons, finalement, y rapporter notre analyse portant sur l'idée de « positivité » et retraçant son évolution des *Mots et les Choses* à *l'Archéologie du Savoir*. Les travaux de Foucault se présentent comme une pratique de l'interprétation grammaticale du discours, mais ils s'opposent à la pratique herméneutique allégorique, qui accepte plusieurs sens à partir d'un énoncé ou du discours. Il s'agirait donc d'un cas particulier de fusion des deux courants de l'herméneutique en

23 *Ibid.*, p. 237.

24 Notons que la suppression de l'instance humaine chez Foucault n'est pas étrangère à sa contribution à la publication française des œuvres complètes de Nietzsche en collaboration avec Gilles Deleuze, comme l'a indiqué M. François Rastier au cours de la discussion qui a suivi la communication orale de cet article.

25 *MC*, p. 384.

vigueur dans les recherches textuelles et interprétatives.

### Bibliographie

MC : Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Gallimard, 1964.

AS : Michel Foucault, *l'Archéologie du Savoir*, Gallimard, 1968.

DE I : « En intervju med Michel Foucault », *Bonniers Litteräre Magasin*, Stockholm, 37<sup>e</sup> année, n° 3, mars 1968, pp. 203–211 ; repris dans *Foucault Dits et écrits I, 1954–1975*, édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, 1994 (éd. de 2001), pp. 679–690.

QC : le Cercle d'épistémologie, « Sur l'Archéologie des Sciences, à Michel Foucault », dans *Cahiers pour l'Analyse*, n° 9, 1968, pp. 5–8.

RC : Michel Foucault, « Réponse au Cercle d'épistémologie », dans *Cahiers pour l'Analyse*, n° 9, 1968, pp. 9–40.

Georges Canguilhem, « Mort de l'Homme ou épuisement du Cogito », dans *Critique*, n° 242, 1966, pp. 599–618.

Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif*, Carilian-Gœury et Vor Dalmont, Paris, 1844.

Les Mots et les Choses de Michel Foucault, *Regards critiques 1966–1968*, Presses universitaires de Caen, 2009.

Jean-Paul Sartre, « Jean-Paul Sartre répond », dans *l'Arc*, n° 30, 1966, pp. 87–96 ; repris dans *Les Mots et les Choses de Michel Foucault, Regards critiques 1966–1968*, pp. 73–89.

Michel Amiot, « le Relativisme culturaliste de Michel Foucault », dans *les Temps Modernes*, n° 248, janvier 1967, pp. 1271–1298 ; repris dans *Les Mots et les Choses de Michel Foucault, Regards critiques 1966–1968*, pp. 91–129.

Jean Grondin, *Introduction to Philosophical Hermeneutics*, foreword by Hans-Georg Gadamer, translated by Joel Weinsheimer, Yale University Press, New Haven and London, 1991. [*Einführung in die philosophische Hermeneutik*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, Germany, 1991]

John Locke, *An Essay concerning human understanding*, ed. by P. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1975.

Annie Petit, « Introduction » à *Discours sur l'esprit positif*, coll. « Bibliothèque des Textes philosophiques », J. Vrin, Paris, 1995.